

Jacques Tribout

L'évêque qui refusait le cléricalisme

Cinq années avec Léonidas Proaño
chez les Indiens d'Équateur



Préface de Xavier de Maupeou

KARTHALA

Collection Signes des temps

dirigée par Robert Dumont

À 29 ans, Jacques Tribout interrompt une belle carrière dans l'industrie pour se mettre pendant cinq ans au service des Indiens en Équateur (d'octobre 1981 à novembre 1986). Il va le faire sous la houlette de Léonidas Proaño [1920-1988], évêque de Riobamba de 1954 à 1985. À travers sa découverte de la réalité du pays et son propre partage de la vie des habitants, l'auteur nous présente « l'évêque des Indiens », qui choisit d'être pauvre parmi les pauvres. Emprisonné sous la dictature militaire et dénoncé aux instances romaines qui déclencheront contre lui une enquête pour juger de la manière apparemment non orthodoxe de gérer son diocèse, il est celui qui, sous l'impulsion du Concile Vatican II, a inventé une nouvelle façon d'être Église. Pour Mgr Proaño c'est en libérant l'Église du cléricalisme qu'elle peut à son tour devenir libératrice.

Le diocèse de Riobamba devient un laboratoire de la théologie de la libération, de l'option préférentielle pour les pauvres, des communautés ecclésiales de base. Jacques Tribout, ou plutôt Santiago comme il est connu là-bas, raconte son insertion dans ce formidable mouvement qui a permis aux Indiens de sortir du servage. Les équipes de l'évêque libèrent la Parole, et la Parole libère un peuple opprimé. L'Église elle-même est secouée par le mouvement qu'elle a fait naître.

À la suite de Mgr Proaño, mais à bien moindre conséquence, cela vaudra aussi à Jacques Tribout de devenir suspect aux yeux de la police, au point qu'il préférera, profitant d'une opportunité, quitter l'Équateur à bord d'un bananier, évitant ainsi la police des frontières de l'aéroport international de Quito.

Jacques Tribout, ancien élève de l'École Polytechnique, ingénieur et inventeur dans un laboratoire de recherche de Saint Gobain, a été également officier de marine. Après cinq ans passés en Équateur, à son retour en France, il fait des études de théologie, et s'occupe entre autres des laïcs partant en Amérique latine (DCC-CEFAL). Puis il reprend en 1991 sa carrière d'ingénieur, principalement à la SNCF. Aujourd'hui, retraité à Nantes, il revient par ce livre sur une page de l'histoire de la vie de l'Amérique latine et des Églises, histoire grandement susceptible d'inspirer l'Église universelle. Car à l'heure où celle-ci, à la suite du pape François, se penche sur son propre fonctionnement et cherche à dire non au cléricalisme, ce livre apporte le témoignage d'une autre manière de concevoir l'autorité.

L'ÉVÊQUE QUI REFUSAIT LE CLÉRICALISME

<http://www.karthala.com>

Palement sécurisé

Couverture : © Tableau : auteur non identifié. Photo J. Tribout

© ÉDITIONS KARTHALA, 2019
ISBN : 978-2-8111-2567-7

Jacques Tribout

L'évêque qui refusait le cléricalisme

**Cinq années avec Leonidas Proaño
chez les Indiens d'Équateur**

Préface de Xavier de Maupeou

**Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 Paris**

DU MÊME AUTEUR

- *Aportes básicos para la comprensión del fenómeno de las sectas en el Ecuador* (apports de base pour la compréhension du phénomène des sectes en Équateur), Subcomisión « Hermanos separados » de la diócesis de Riobamba, Riobamba, 1985.
- Libération d'un peuple, naissance d'une Église, pp. 23-36 in *Incroyance et foi*, N° 35, Paris, automne 1985.
- Le volontariat chrétien en coopération, pp 1-11 in *Documents Épiscopat* n° 9, Paris, mai 1990.
- Mission dans le Chimborazo, p. 1 ; Pentecôte chez les Indiens, pp. 2-3 ; in *Solidaires, Annales de la propagation de la foi* n° 308, Paris, novembre 1988.

Phénomènes d'acculturation dans les Andes équatoriennes, Paris, Centre Sèvres, 1988.

Le diocèse de Riobamba, sa structure interne et l'organisation de la pastorale, Paris, Centre Sèvres, 1989.

À Leonidas Proaño, géant de l'Amérique latine
À Carlos Vera
À mon épouse Melba, anthropologue
À mes filles Daniela et Manuela

Préface

Jacques Tribout (Santiago en Équateur) nous plonge dans la période postconciliaire de l'histoire de l'Église, et plus précisément dans la période post-Medellín de l'histoire de l'Église d'Amérique latine. En 1962, l'Église reconnaît par la voix de Jean XXIII la nécessité d'ouvrir portes et fenêtres et de retrouver l'essence de l'Évangile. En Amérique latine, c'est l'époque des évêques pasteurs, prophètes et martyrs. C'est Mgr Proaño, évêque de Riobamba, en Équateur, qui représente dans ce livre le témoignage des disciples de Jésus-Christ dans l'Amérique latine de cette époque.

D'emblée, Jacques Tribout, polytechnicien et ancien ingénieur à Saint-Gobain, nous fait découvrir le merveilleux témoignage d'un laïc catholique *bien dans sa peau* dans l'Église et avec une ferme volonté de témoigner sa foi dans une Église insérée, pour reprendre la pensée et la parole du pape François. Jacques Tribout a préparé son départ en Amérique latine durant deux ans, de manière très forte. Il a découvert Helder Câmara, Oscar Romero, Pedro Casaldàliga et des témoins comme Adolfo Perez Esquivel. Mgr Proaño l'invite à s'intégrer à la pastorale de Riobamba. Tout de suite, il tente de vivre ce qu'il sait théoriquement. Il a participé de manière forte à un premier temps d'insertion à Riobamba, avant son départ définitif. Il fait partie de ces missionnaires laïcs envoyés ou liés à la Délégation Catholique à la Coopération-DCC de la Conférence nationale des évêques de France.

Dans la première partie du livre il y a de très intéressantes, simples et bien fondées explications sur des thèmes fondamentaux comme celui de la doctrine de la Sécurité nationale, celui de la théologie de la libération avec la méthode de l'Action Catholique – Voir, Juger et Agir. Surtout, il présente la condition indienne et le racisme dans le Chimborazo.

La deuxième partie est la présentation de ce grand évêque qu'est Mgr Proaño et la persécution dont il souffre de notre propre Église. C'est l'époque où les théologiens de la libération rencontrèrent des difficultés avec la Curie romaine. Jacques cite Leonardo Boff, franciscain brésilien, et Gustavo Gutierrez, Péruvien devenu dominicain, et docteur en théologie à l'Université Catholique de Lyon. Jacques, pour montrer comment Mgr Proaño est près de son peuple, donne l'exemple d'une messe avec un dialogue fraternel entre l'évêque et l'assemblée. Même le moment de la quête est l'occasion d'une éducation à l'amour des plus pauvres. La visite du pape en Équateur témoigne, malgré les divergences, de la fidélité et de l'unité qui font partie de l'être de Mgr Proaño. Mgr Victor Corral succèdera à Mgr Proaño et la pastorale d'ensemble s'atténuera au point de disparaître, chacun faisant désormais ce qu'il veut dans son coin. Mais sera conservée une ligne d'option prioritaire pour les pauvres.

La description de la préparation du mariage de Jacques avec Melba montre combien il est inséré dans le peuple du Chimborazo. Au moment de son départ définitif, il y a eu une évaluation du travail de Jacques dans l'équipe missionnaire dont il est responsable comme coordinateur. C'est comme coordinateur, comme missionnaire, comme professeur au séminaire indien, comme délégué à la Coordination et comme camarade, que Jacques sera évalué. Cette évaluation manifeste qu'il était profondément intégré et, à partir de cette intégration, il observe et juge Mgr Proaño. Le départ de Jacques avec son épouse Melba nous laisse une certaine nostalgie quand, citant Alfred Loisy, il déclare que Jésus « n'avait pas réglé d'avance la constitution de l'Église comme celle d'un gouvernement établi sur la terre et destiné à s'y perpétuer pendant une longue série de siècles... ».

La grande question de ce livre est la présentation du peuple indien. Comme dit Jacques Tribout, un peuple humilié pendant des siècles finit par s'autodéprécier. Et la grande intuition de Mgr Proaño est celle de la « pédagogie de l'opprimé » de Paulo Freire – « La première des chaînes est celle qui l'on a dans la tête ». Mgr Proaño se remet en cause. Il regrette une pastorale axée exclusivement sur les sacrements et une annonce portant sur la personne de Jésus Christ en taisant son message. Jacques Tribout n'a pas peur de présenter l'accusation contre une Église populaire qui serait opposée à l'Église hiérarchique. Il explique que le problème se pose là où l'évêque est sensible à la paranoïa contre la théologie de la libération et s'oppose à l'existence des communautés ecclésiales de base.

Quand Jacques retourne avec sa femme et ses deux filles en Équateur, il nous laisse l'image de Mgr Proaño, évêque des indiens, et d'une Église latino-américaine, dont le choix prioritaire des pauvres sera réaffirmé lors de l'assemblée des évêques de l'Amérique latine à Aparecida, en 2007.

Comme Secrétaire national du Comité Épiscopal France-Amérique latine-CEFAL, j'ai eu la grâce de connaître des laïcs, des religieux et des prêtres, comme des évêques, cherchant toujours la fidélité à Jésus Christ à l'essence de l'Évangile et au Royaume de Dieu.

Merci, Jacques, pour ton témoignage.

São Luís do Maranhão, le 26 septembre 2018

Dom Xavier Gilles de Maupeou

Évêque émérite de Viana, Brésil –

Ancien président de la commission pastorale de la terre.

PREMIÈRE PARTIE

Ma rencontre avec l'Équateur



1

Départ pour l'Équateur

Une cité [...] où la paix est un effet de l'inertie des sujets
conduits comme un troupeau
et formés uniquement à la servitude
mérite uniquement le nom de solitude
plutôt que celui de cité.
(Spinoza, in *Traité politique*, 1677)

Dans le corps pastoral seul résident le droit
et l'autorité nécessaires pour promouvoir
et diriger tous les membres vers la fin de la société.
Quant à la multitude, elle n'a d'autre devoir
que celui de se laisser conduire
et, troupeau docile, de suivre ses pasteurs.
(Pie X, in *Vehementer nos*, 1906)

Des héros et des rêves dans la tête

Peut-être comme tous les enfants et adolescents du monde, j'ai eu des héros et des rêves qui ont peuplé mon imaginaire juvénile.

Un de mes héros fut Albert Schweitzer, qui reçut le prix Nobel de la paix en 1952, année de ma naissance. Enfant, encore à l'école primaire, je lus un livre sur son travail à Lambaréné, et il devint alors évident pour moi que lorsque je serais grand je serais comme lui, missionnaire. Il y eut aussi ma marraine, avec qui j'ai toujours eu une relation forte, et dont les récits sur ses quatre années de résistance, dans l'Armée Secrète des monts du Forez, m'ont enseigné la légitimité morale de la dissidence dans des situations extrêmes. Adolescent, j'ai beaucoup lu sur Gandhi, Luther King et Lanza del Vasto, dont les luttes pour la construction d'une société plus juste se fondaient sur un principe de cohérence morale entre la fin et les

moyens. Les républicains espagnols me firent découvrir l'âme espagnole. Lech Wałęsa et Solidarność m'ont alerté sur les monstres que l'utopie communiste pouvait produire. Les martyrs d'Amérique latine m'ont révélé un engagement massif des chrétiens pour les droits de l'homme et la justice sociale dans un continent qui de plus en plus m'attirait.

Il manque dans le tableau mon père, évadé de son camp de prisonnier au nord de l'Allemagne et qui a rejoint l'armée d'Afrique. Je regrette de n'avoir pas eu de lui davantage de récits, et de ne pas les avoir sollicités. Homme qui jamais ne se mettait en avant, il se racontait peu, et moi je ne l'interrogeais pas. Comme dit le chanteur Daniel Guichard, « quand on a juste quinze ans, on n'a pas le cœur assez grand pour y loger toutes ces choses-là »¹.

Tous ces héros qui ont peuplé ma jeunesse présentent un point commun, celui d'avoir lutté contre un système sociétal totalitaire, qu'il s'agisse du nazisme, de son petit frère le franquisme, de l'impérialisme anglais, du racisme, du communisme ou de la doctrine de la sécurité nationale².

Mon insertion dans l'Église

Après mon baccalauréat en 1969 à Marseille je suis entré en « prépa » au Prytanée militaire de La Flèche. J'ai fréquenté les mêmes salles de classe que René Descartes qui, au tout début du Discours de la méthode, parle de cet établissement en ces termes : « J'étais en l'une des plus célèbres écoles de l'Europe, où je pensais qu'il devait y avoir de savants hommes, s'il y en avait en aucun endroit de la terre ». Puis je suis entré à l'École polytechnique et suis devenu officier de marine. J'ai poursuivi mes études à l'École des Ponts et Chaussées. Diplômé en 1977, je suis entré à Saint-Gobain comme chef d'un projet de recherche et développement.

Je crois que j'ai toujours pris plaisir à m'intégrer activement dans les aumôneries et activités d'Église. Ce fut vrai au lycée à Marseille, puis en prépa au Prytanée. Ce fut encore plus vrai pendant mes années au Quartier latin à Paris. À l'X (École polytechnique) je participais à l'organisation des pèlerinages étudiants de Chartres, aux semaines de missions dans le Loir et Cher organisées par les jésuites ; parallèlement j'animais tous les samedis avec des camarades un atelier de vélo dans la cité d'urgence de Noisy-le-Grand avec l'association ATD Quart Monde, et rencontrais chaque mardi soir le Père Joseph Wresinski, le fondateur. Plus

1. « Mon vieux », chanson de 1973, musique de Jean Ferrat et paroles de Michelle Senlis.

2. Sur cette doctrine, voir le ch. 3 sur la théologie de la libération.

tard, alors que j'étais étudiant à l'École des Ponts, le couvent dominicain Maydieu me proposa, ainsi qu'à un autre camarade, d'intégrer leur couvent comme membre laïc, et je vécus ainsi un an et demi parmi une quinzaine de dominicains de haut niveau intellectuel, souvent des théologiens, qui assumaient d'importantes responsabilités dans divers champs de la vie ecclésiale ou sociale. Les cinq dernières années avant mon départ pour l'Équateur, j'ai participé à la très dynamique pastorale des handicapés et malades mentaux du diocèse de Pontoise. Ce fut une activité qui m'apporta beaucoup de joie. Tout cela se passait à une époque, peu après le Concile, où un certain vent de liberté soufflait sur l'Église et où il faisait bon vivre dans les structures ecclésiales. C'est pourquoi je m'imaginai volontiers continuer, comme laïc, à collaborer au sein de l'Église institutionnelle.

Ma décision de partir à Riobamba

Depuis mon arrivée à Paris en 1972, année de mon intégration à l'X, j'étais abonné à la revue catholique des *ICI* (les *Informations Catholiques internationales*, devenues par la suite *Actualités Religieuses dans le Monde*, puis *Le Monde des Religions*), ainsi qu'à *DIAL*^{*3} (*Diffusion de l'Information sur l'Amérique Latine*). C'est par les *ICI*, par *DIAL* et son directeur Charles Antoine⁴, par le CEFAL⁵, que j'ai connu les noms et les actions des évêques d'Amérique latine qui lancèrent à partir du concile Vatican II le renouveau de l'Église. L'évêque de Riobamba, Mgr Proaño, était un nom qui revenait souvent.

J'ai rencontré à Taizé de jeunes Belges qui étaient allés rencontrer Mgr Proaño à Riobamba. Je suis resté en lien avec eux pendant quelques années. Par eux j'ai su qu'un grand homme comme Proaño était aussi un homme très accessible.

3. « * » les astérisques renvoient au Glossaire ou aux Sigles en fin du livre.

4. Charles Antoine [1929-2002], prêtre du diocèse de Belfort, *Fidei donum* à Sao Paulo (Brésil) de 1964 (début de la dictature) à 1969. Il part précipitamment car il est menacé d'être assassiné par les militaires. Rentré en France, il participe au CEFAL et crée *DIAL* (*Diffusion information Amérique latine*) en 1971 qu'il dirige jusqu'en 1995 : plus de 2.000 documents parus en 25 ans. Il a aussi publié une douzaine de livres ainsi que de nombreux articles et brochures.

5. CEFAL : Comité Épiscopal France Amérique latine. Fondé en 1962 pour servir de relais entre les évêques d'Amérique latine qui sollicitent des prêtres français et les évêques des diocèses français d'où partent ces derniers.

Début de ma préparation au départ

À partir de l'été 1979, mon départ pour un travail en Église de plusieurs années dans un pays d'Amérique latine était dans ma tête devenu une quasi-certitude. Je projetais de demander à Mgr Proaño de m'accepter pour un mois à Riobamba pour que nous fassions connaissance. Dès lors j'ai commencé à organiser mes temps libres dans le sens d'une préparation au départ. Au total cette préparation aura finalement duré plus de deux ans.

Les deux années qui ont précédé mon départ ont été d'abord consacrées à beaucoup de lectures sur l'Amérique latine. Outre les *ICI* et *DIAL*, j'ai lu beaucoup de livres, qu'il s'agisse de témoignages de missionnaires, de romans, d'essais comme *Les veines ouvertes de l'Amérique latine*, d'Eduardo Galeano, de livres des évêques latino-américains (Dom Helder Câmara, Mgr Oscar Arnulfo Romero, Mgr Leonidas Proaño, Dom Pedro Casaldàliga, etc.), de livres sur les évêques et d'ouvrages écrits par d'autres grands témoins latino-américains, comme Adolfo Perez Esquivel.

L'été 1979 je m'inscrivis à une session de formation et réflexion sur la lutte non violente, organisée par le *Cun* du Larzac. Je fis la connaissance du pasteur Hervé Ott, dont j'avais entendu parler par la Mission Populaire⁶, et qui m'impressionna beaucoup. J'ai toujours eu une grande admiration pour les pasteurs de la Mission Populaire que j'ai pu fréquenter à Paris, à Marseille, à Nantes.

Voyage en Inde

Par des amis jésuites, j'avais été mis en relation épistolaire avec Pierre Ceyrac, prêtre jésuite, missionnaire en Inde, qui à l'époque était l'aumônier de l'AICUF (*All India Catholic University Federation*), un mouvement national d'étudiants indiens. Je partis en décembre 1979 dans le Tamil Nadu⁷ passer trois semaines avec lui, qui furent d'une richesse immense. Il m'organisa un parcours : après l'avoir accompagné quelques jours dans ses déplacements à moto dans Madras, je partis seul à Pondichéry chez Soosey, un petit frère de l'Évangile responsable d'un village atelier où travaillaient des lépreux. L'école de ce village

6. La Mission Populaire fondée par les Églises réformée et luthérienne de France, assure une présence évangélique en milieux très défavorisés.

7. Tamil Nadu : État du sud-est de la Fédération indienne.

avait pour instituteur un *brahmin* (un membre de la caste la plus élevée), ancien ingénieur de l'aérospatiale, qui à présent enseignait aux enfants de lépreux, parmi lesquels des *harijans* (les « hors caste »). Ce *brahmin* me raconta son histoire ; il avait fait la connaissance des petits frères de l'Évangile d'Alampoody et avait décidé de consacrer sa vie aux pauvres.

Avec Peter Brown, petit frère de l'Évangile de passage à Pondichéry, je suis ensuite allé à Alampoody, bourgade du Tamil Nadu, dans la fraternité d'Arul, Shanti et Salim, trois petits frères de l'Évangile qui étaient *barefoot doctors*⁸. Avec eux pendant quatre jours je partais chaque matin à 5h30 à bicyclette soigner les lépreux, chaque jour dans un village différent. Nous restions jusque vers 9h30. Salim, le novice pakistanais, emportait son matériel pour fabriquer des prothèses sur mesure avec du pneu et du cuir. Parlant de ce fléau qu'est la lèpre et que combat le gouvernement indien, Peter Brown me dit quelque chose dont je me souviendrai toujours : « Ce n'est jamais l'argent qui manque ; ce sont les bons projets, et les bonnes personnes pour les mettre en œuvre ». Peu de temps après Pierre Ceyrac à son tour me dira cette vérité, et je découvrirai quelques années plus tard qu'elle est au centre de la pastorale de Mgr Proaño.

Puis je rejoins Pierre Ceyrac dans le sud du Tamil Nadu à l'*AICUF farm* de Manamadurai, immense ferme communautaire créée au milieu d'un désert de latérite où travaillaient et vivaient des familles chrétiennes, musulmanes et indoues. Je fus impressionné en Inde de découvrir l'option préférentielle pour les pauvres, et toutes les références à la théologie de la libération⁹, à la conscientisation de Paolo Freire¹⁰, au théâtre de rue de Augusto Boal¹¹ si propres à l'Amérique latine. Je fus impressionné, car je ne m'attendais pas à une connivence théologique et pastorale entre des continents si éloignés et si différents.

8. « Médecins aux pieds nus », personnel médical que le gouvernement indien a mis en place pour soigner les habitants pauvres des campagnes.

9. Voir chapitre 3.

10. Paulo Freire [1921-1997] : Brésilien, initie une pédagogie en direction des populations illettrées, conçue comme moyen de lutte contre l'oppression, en partant de leur vocabulaire et des objets connus d'eux. Il sera l'instigateur auprès de Dom Helder Câmara de la conscientisation par la Radio. Sous la dictature brésilienne, il sera contraint de s'exiler avec sa famille à Genève de 1970 à 1980. Il publie en particulier en 1969 *Pédagogie des opprimés*, traduit en français aux Éd. Maspero en 1974.

11. Augusto Boal [1934-2009], écrivain, dramaturge, metteur en scène, théoricien, homme de théâtre et homme politique brésilien contemporain. L'une des figures majeures du théâtre brésilien de la seconde moitié du XX^e siècle.

Rencontre avec Mgr Oscar Romero

En février 1980 Mgr Oscar Romero, archevêque de San Salvador, vint en Europe pour visiter le pape Jean-Paul II à Rome et recevoir le titre de Docteur Honoris Causa de l'université de Louvain. Le 4 février au soir il était de passage à Paris et je faisais partie d'un petit groupe invité à l'écouter. Par les lectures, je connaissais plutôt bien son passé, sa conversion¹², sa lutte contre la dictature militaire, les massacres, la répression, l'oppression des paysans, et je le savais menacé de mort. La soirée m'a marqué. Ce très grand archevêque, ce géant de l'Amérique latine¹³, nous dit avec beaucoup de simplicité qu'il savait qu'il risquait de mourir et que la mort lui faisait terriblement peur. Ce témoignage me bouleversa. C'était le 4 février, et le 24 mars, en pleine célébration eucharistique, il fut abattu d'une balle explosive en plein cœur. Je garde de lui, comme une relique, sa dernière homélie dans la cathédrale de San-Salvador, qui fut radiodiffusée et reproduite sur mini-cassettes (elles étaient disponibles à Santa Cruz*, la maison communautaire où vivait Mgr Proaño). Intitulée « L'Église, un service de libération personnelle, communautaire et transcendant », elle fut prononcée à l'occasion du 5^e dimanche de carême¹⁴. Il semble que c'est cette homélie qui déclencha la décision de son assassinat car en fin de l'homélie il s'adresse aux militaires :

« Je voudrais faire appel, de manière spéciale, aux hommes de l'armée et plus concrètement à ceux des bases de la Garde Nationale, de la Police et des casernes.

Frères, vous faites partie de notre peuple ; vous tuez vos propres frères paysans et devant un ordre de tuer que vous donne un autre homme, doit prévaloir la loi de Dieu qui dit : Tu ne tueras pas... Aucun soldat n'est obligé d'obéir à un ordre qui est contraire à la loi de Dieu... Une loi immorale, personne ne doit l'accomplir...

Il est grand temps que vous récupériez votre conscience et que vous obéissiez à votre conscience plutôt qu'aux ordres du péché... L'Église, défenderesse des droits de Dieu, de la loi de Dieu, de la dignité humaine, de la personne, ne peut demeurer silencieuse devant autant d'abominations.

12. Connu pour être un évêque très conservateur au moment de sa nomination le 23 février 1977 au poste d'archevêque de San Salvador, il s'opposa à la politique répressive de la dictature suite à l'assassinat le 12 mars 1977 par la junte militaire de son meilleur ami le jésuite Rutilio Grande.

13. Il a été déclaré « bienheureux » en 2015. Mais dès la nouvelle de son martyre, le peuple latino-américain parla de lui comme *San Romero de las Américas* (Saint Romero).

14. La traduction française de l'homélie est disponible sur le site internet du Centre missionnaire oblat www.cmoblat.ca

Nous voulons que le gouvernement prenne au sérieux que les réformes ne servent à rien si elles sont accompagnées d'autant de sang... Au nom de Dieu et au nom de ce peuple souffrant dont les lamentations de plus en plus fortes s'élèvent chaque jour jusqu'aux cieux, je vous supplie, je vous en prie, je vous l'ordonne au nom de Dieu : Cessez la Répression...!

L'Église prêche sa libération comme nous l'avons étudié aujourd'hui dans la Sainte Bible. Une libération qui possède, par dessus tout, le respect de la dignité de la personne, le salut du bien commun du peuple et la transcendance qui regarde Dieu avant tout et de qui seul proviennent son espérance et sa force ».

Invitation de Mgr Proaño

Au début du printemps 1980 je reçus une lettre de Mgr Proaño qui acceptait de me recevoir un mois dans son diocèse. Il incluait dans sa lettre un tract d'invitation à participer au cours de missions organisé en août par l'Équipe missionnaire itinérante. Ne sachant pas très bien ce dont il s'agissait, je préfèrai maintenir mon projet de venir passer le mois de juillet, mon objectif étant de convenir d'un projet d'insertion avec le diocèse. Avec le recul, ayant travaillé plusieurs années dans l'Équipe missionnaire, je pense que j'aurais dû plutôt partir en août au cours de missions de l'Équipe missionnaire, car cela constituait la meilleure et première insertion envisageable.

J'ai aussi reçu de Riobamba une lettre m'informant de la venue à Paris de deux dirigeants du Chimborazo¹⁵ très en lien avec le diocèse, Pedro Morales et Alonso Bustos. Ils venaient suivre une formation de quatre mois à l'INODEP, l'Institut œcuménique pour le développement des peuples. Nous nous rencontrâmes donc à Paris. Je fus surpris de leur différence physique, Alonso presque européen et Pedro très métissé. Alonso était plus réservé, tandis que Pedro me proposa une autre rencontre pendant son séjour. Il était sous-directeur du service des coopératives de logements de la province, service dépendant du ministère du Bien-être social. Il était notamment *asesor* (conseiller) de la coopérative de logements populaires (*cooperativa de vivienda popular*) Santa Faz, et accompagnateur de la *casa de los estudiantes campesinos** (la maison des élèves indiens). Il me donna beaucoup d'informations sur le diocèse et sur la vie dans le Chimborazo, et me dit qu'il me recevrait à mon passage à Riobamba.

15. Le Chimborazo est une province de la république d'Équateur, portant le nom du volcan qui domine la capitale provinciale Riobamba.

Visite à Riobamba

En juillet 1980 je partis passer un mois à Riobamba. J'atterris à Quito, pris un bus urbain pour traverser la ville du nord au sud, puis un car pour Riobamba.

Dès mon arrivée je me suis présenté à la coopérative de logement Santa Faz. Averties par Pedro Morales, des femmes m'attendaient et me conduisirent à un restaurant populaire pour un repas. Je pensais qu'elles allaient manger avec moi mais je fus seul à manger, elles ne faisaient que m'accompagner. On me servit de la soupe contenant des morceaux de poulet. Une fois que j'eus fini, des femmes prirent mes os de poulet et les sucèrent, car il restait un peu de cartilage autour. Je me sentis très mal et très stupide. J'aurais évidemment dû partager mon repas avec elles. Au moins ma honte m'a servi à quelque chose, j'ai compris qu'ici on suçait les os pour être sûr de ne rien laisser.

Pedro Morales me rejoignit dans l'après-midi. Il y avait dans la coopérative un logement affecté à un usage collectif : le salon servait pour les fréquentes réunions de la coopérative, il y en avait souvent, jusqu'à deux par jour, bien sûr de natures diverses ; une chambre était utilisée comme dispensaire médical ; et la deuxième chambre servait à la fois de bibliothèque et de couchage pour les personnes de passage car elle était meublée d'un lit. Ce fut donc mon pied-à-terre pour les nuits que je passais à Riobamba même.

Quelques jours plus tard Pedro m'emmena à la *casa de los estudiantes campesinos* (maison des élèves indiens), où j'eus un échange avec la douzaine de garçons et filles indiens qui y vivaient. L'échange se fit en espagnol, que je parlais encore très imparfaitement. À un moment l'un d'eux me demanda s'il y avait en France des *campesinos* (littéralement, des paysans). Je répondis qu'en France il y avait des paysans, et que c'était eux qui assuraient la production agricole et l'élevage dans le pays. Pedro intervint, pour faire réfléchir les élèves — et moi aussi du coup — sur le sens du malentendu qui venait de se produire. Il expliqua qu'en Équateur on utilisait le mot *campesino* pour ne pas dire *indígena* (littéralement indigène¹⁶), mot emprunt d'une connotation péjorative. Il appela les jeunes Indiens à se reconnaître *indígenas*, à revendiquer ce qualificatif et à en être fiers, comme nous y invite Monseñor Proaño. De fait au cours des années qui suivront, c'est bien ce qui se passera, et quand je quitte définitivement le pays fin 1986, beaucoup d'Indiens se revendiquent

16. Le mot *indígena* à son tour se substitue au mot *indio*, indien, qui est une insulte. En français on a un phénomène similaire avec le mot *black* utilisé pour ne pas dire *noir*, mot qui lui-même s'est substitué au mot *nègre* péjoratif.

*quichuas** ou *indígenas*, certains même allant jusqu'à utiliser le mot *indio*. Dans l'intervention de Pedro je reconnus la méthode d'éducation populaire de Paolo Freire, consistant à partir d'un mot courant et à réfléchir dessus. La différence est que la réflexion fut de Pedro et non des élèves indiens eux-mêmes.

Je fus enchanté de ma visite à la *casa des los estudiantes campesinos*. Et de l'aide que m'apportait Pedro. À la fin de mon séjour d'un mois, il me proposa qu'à mon retour à Riobamba je sois accueilli par la Coopérative et que je m'y installe provisoirement, le temps pour moi de trouver un logement. J'acceptai avec gratitude.

Pendant ce mois de juillet je fis connaissance avec l'Équipe missionnaire. Je rencontrai Bertrand Jégouzo, devenu *Beltrán* en Équateur, qui était récemment arrivé dans le diocèse comme prêtre *Fidei donum** envoyé par le diocèse de Vannes. Lui et moi passâmes quelques moments ensemble et sommes restés très amis. Il m'invita à l'accompagner à Bucay, petite bourgade qui possédait des arènes et qui organisait une fête des taureaux.

Je fis la connaissance de divers membres de l'Équipe missionnaire, à commencer par son fondateur Carlos Vera, prêtre diocésain équatorien avec qui je suis resté très ami. Il me proposa de consacrer quelques jours à participer à diverses visites que ses compagnons et lui rendaient à des communautés indiennes et des villages métis. Ainsi je fus plusieurs fois amené à accompagner des membres de l'Équipe missionnaire à passer la journée dans une communauté chrétienne qui sollicitait l'équipe pour résoudre un problème ou pour une messe.

Pendant mon séjour dans le Chimborazo, je rencontrai plusieurs personnes du diocèse. Je fis notamment la connaissance de Modesto Arrieta, curé de la paroisse Santa Rosa à Riobamba. Il avait été antérieurement curé de la paroisse de Yaruquíes dont dépendaient les dix-neuf communautés indiennes de Cacha. Yaruquíes est une paroisse civile urbaine qui fait partie de la ville de Riobamba, tout en étant assez excentrée. Les Indiens de Cacha sont donc géographiquement les Indiens les plus proches de la capitale provinciale. Modesto Arrieta œuvrait depuis quelques années auprès des autorités civiles pour que les communautés indiennes de Cacha obtiennent leur indépendance de Yaruquíes et deviennent une paroisse civile à part entière.

Je fis connaissance avec la glorieuse et édifiante histoire de cette paroisse. Cacha est l'ancienne capitale de la région *puruha*, grand territoire correspondant aujourd'hui à quatre provinces de la république d'Équateur, et qui au XV^e siècle avait fusionné avec le royaume de Quito. La célèbre princesse *puruha* Paccha Duchicela est née à Cacha vers 1485. Son père était Cacha Duchicela, Shri XV (quinzième roi) de Quito. À la mort de son père, elle devint le Shri XVI de Quito. Elle lutta plusieurs

année contre les armées de l'inca¹⁷ Huayna Cápac, fut vaincue, et son royaume fut intégré au Tahuantinsuyo (l'empire inca). L'inca Huayna Cápac l'épousa, non seulement pour raison politique (assurer la bonne intégration du royaume conquis au Tahuantinsuyo) mais aussi parce qu'il en était très épris. À sa mort les deux principaux fils de Huayna Cápac, à savoir Huascar, à Cuzco, et Atahualpa Yupanqui, fils de Paccha Duchicela, à Quito, se proclamèrent incas, et le Tahuantinsuyo se retrouva divisé en deux. Une guerre civile éclata, que gagna Atahualpa, mais dont finalement profitèrent les Espagnols qui étaient arrivés en 1531 avec 180 hommes armés. En 1532, Pizarro, qui s'était allié avec Huascar, obtint une entrevue avec Atahualpa. Il massacra les gens qui l'accompagnaient et le fit prisonnier. En 1533, depuis sa prison Atahualpa ordonna qu'on assassinât son demi frère Huascar, et devint ainsi inca en titre. En signe de réconciliation Pizarro reçut d'Atahualpa pour épouse selon le rite inca, Quispe Sisa Huaylas Yupanqui, sœur de Huascar et Atahualpa, qui fut baptisée sous le nom d'Inés. La même année il assassina Atahualpa, nomma un nouvel inca et devint le vrai maître du Tahuantinsuyo.

Cette histoire de rivalité entre Huascar et Atahualpa et de division en deux du Tahuantinsuyo est aussi importante pour comprendre la géopolitique andine, que le sont la division en deux de l'empire romain entre Rome et Constantinople, celle entre l'Église catholique et l'Église orthodoxe, ou encore la guerre entre la Serbie et la Croatie à la chute du communisme. Depuis le XVI^e siècle, une inimitié tenace oppose l'Équateur au Pérou, et pendant les cinq années que j'ai passées à Riobamba, plusieurs incidents de frontière ont éclaté et ont fait des morts. Chaque fois que le gouvernement péruvien ou équatorien connaissait des difficultés intérieures, une façon pour lui de s'en sortir était de provoquer une guerre entre les deux pays, car chacune des deux nations refaisait alors son unité autour du sentiment national.

J'eus plusieurs entretiens avec Modesto Arrieta. Il y avait dans sa paroisse Santa Rosa à Riobamba de nombreux Indiens qui venaient chaque semaine passer quelques jours en ville pour travailler comme *cargadores** (porteurs, portefaix) sur les marchés. Modesto cherchait un collaborateur pour accompagner ces travailleurs très exploités et les aider à s'organiser pour obtenir de meilleures conditions de vie ; il me proposa de faire équipe avec lui dans cette tâche. La mission me plut et j'acceptai, sous réserve de l'accord de l'évêque, qui ne posa aucun problème.

17. Le mot « inca », contraction des mots quichuas « inti » (soleil) et « quilla » (lune), désigne l'empereur, considéré comme fils du soleil et de la lune. Son empire, le « Tawantisuyu », est par extension fréquemment appelé « empire inca ». Et improprement on dit souvent « les Incas » pour nommer les habitants du Tawantisuyu.

Au cours du mois de juillet, j'ai rencontré à trois reprises Mgr Proaño. Les échanges avaient lieu en français car je ne maîtrisais pas encore l'espagnol. Il fut donc décidé que je viendrais travailler à la pastorale indienne urbaine. Voici la définition de mon poste : « Travailler comme volontaire dans le diocèse de Riobamba, avec les indiens *cargadores* de la ville, avec l'objectif de les aider à s'organiser et conquérir une situation plus juste et plus humaine ». Mgr Proaño m'expliqua que pour la demande de mon visa de missionnaire, la formulation serait plus neutre. Comme je lui avais raconté que j'avais travaillé cinq ans à la pastorale des handicapés mentaux sur le diocèse de Pontoise, il m'informa qu'il allait s'inspirer de cette expérience pour formuler la demande de visa.

Suite de ma préparation au départ

De retour en France, je poursuivis mon petit programme de formation, tout en continuant à travailler comme ingénieur à Saint-Gobain car tant que je n'avais pas mon visa, il était prudent de ne pas donner ma démission.

Je décidai de faire un pèlerinage à Chartres, en marchant trois jours de Notre-Dame de Paris à Notre-Dame de Chartres. Un matin peu après 5 heures je quittai mon appartement du 15^{ème} arrondissement par le premier métro pour me rendre à Notre-Dame. Là, après avoir soigneusement, presque religieusement, posé les deux pieds sur la borne du point zéro des routes de France située juste devant la cathédrale, je m'élançai sous une pluie commençante vers le sud. J'étais excellemment couvert, avec un habit de marin pêcheur, et de la pluie qui dans les heures suivantes était devenue très drue je n'entendais que le clapotis sur mes vêtements. Sur une départementale je croisai une voiture ; le conducteur ralentit, regarda en ma direction, fit demi-tour. C'était mon ami Christophe, jeune ingénieur comme moi, avec qui je partageais l'activité apostolique auprès des handicapés et malades mentaux. Nous bavardâmes à travers la fenêtre ouverte ; la pluie entraînait dans l'habitacle. Après une longue et sympathique conversation chacun est reparti, lui vers Paris et moi vers Chartres. Je n'ai jamais compris comment il avait fait pour me reconnaître à distance et à travers la pluie. Lui avais-je raconté mon intention de faire ce petit pèlerinage, de sorte qu'il aurait ainsi identifié le randonneur ? Notre rencontre l'a peut-être marqué car quelques années plus tard, avec un autre ami commun, il est venu me rendre visite à Riobamba.

Le premier soir, la pluie avait ralenti et je cherchai un abri où dormir. En traversant un village je passai devant une grande cour de presbytère,

au fond de laquelle on voyait la maison du curé. Je me rappelai une anecdote que m'avait contée mon père. Lors de son évasion, arrivé en Belgique puis en France, quand il souhaitait de l'aide il s'adressait au curé du village. L'après-midi finissait, la nuit allait lentement tomber, et je décidai donc de demander au curé s'il connaissait un abri où je pourrais dormir. Je sonnai, et le curé sortit sur le palier de sa maison, restant à l'abri de la pluie. Je m'avançai au milieu de la cour pour lui présenter ma requête, précisant juste que je faisais un petit pèlerinage à Chartres. Il m'expliqua qu'il ne voyait pas comment m'aider, et que j'aurais dû lui écrire par avance pour qu'il ait le temps de s'organiser. Alors que je le remerciais et lui souhaitais une bonne soirée, il me redit que j'aurais dû téléphoner avant et qu'il était désolé. Je repris congé et commençais à m'éloigner quand il se mit à me suivre dans la cour, sous la pluie, me redisant que j'aurais dû téléphoner avant. Quand j'atteignis le trottoir, il était au milieu de sa cour, m'expliquant qu'il était désolé. Je lui répondis qu'il n'y avait aucune difficulté, que j'allais rapidement trouver un lieu. Pauvre curé de paroisse, culpabilisé de n'avoir pu, ou de n'avoir osé, m'apporter une aide. J'étais un imprévu non identifié par son logiciel pastoral, sorte d'ovni qui venait bouleverser la bonne régularité de son ministère sacerdotal. Rapidement j'ai trouvé une terrasse de maison abandonnée qui me servit d'abri pour la nuit. Au matin du troisième jour j'avais donné rendez-vous dans une petite gare à un camarade de promo, Régis, petit frère de Jésus, et nous terminâmes ensemble le pèlerinage à Chartres.

Au printemps 1981 je m'inscrivis pour une semaine à Taizé. J'avais déjà envoyé tous les papiers à Mgr Proaño qui était en train de faire les démarches de visa pour moi. Une semaine de silence me paraissait une bonne façon de me préparer spirituellement à mon départ prochain. Arrivé à la communauté, on m'installa au Puits, où tous les retraitants masculins allaient vivre une silencieuse semaine communautaire. Tout se faisait en silence, même le repas, et nous nous passions le plat ou le sel avec des petits gestes. Chaque jour j'allais passer une heure avec un frère de la communauté qui avait été nommé pour être mon accompagnateur spirituel. À la première rencontre je lui exposais mon projet, et il me demanda de ne pas mentir. Il m'expliqua qu'il voyait bien que je fabriquais une histoire et que je devais cesser ce jeu. Notre première rencontre fut une non-rencontre. Le lendemain il me demanda de nouveau de dire la vérité, et me dit son agacement face à mon refus de reconnaître que je fabulais. Il m'exposa qu'il avait été nommé accompagnateur spirituel car ses frères avaient vu ses capacités, et que donc je devais lui obéir. Ce fut une heure pénible pour moi. Le troisième jour, alors que je m'obstinais à ne pas vouloir lui dire ce qu'il désirait entendre, il me fit savoir qu'il allait demander mon renvoi du Puits. Quelques heures plus tard, le permanent qui dirigeait le Puits m'informa que le frère lui avait demandé

mon renvoi, et qu'il avait refusé, n'ayant aucune raison de me renvoyer. Et je terminai ma semaine de silence sans accompagnateur. À l'automne je refis une semaine de silence au Puits. Cette fois un frère d'une grande qualité humaine m'accompagna spirituellement et je me sentis comblé. Les deux fois, à la fin de la semaine passée au Puits, un moment magique était la rupture du silence juste avant le dernier déjeuner. Chacun disait aux autres « toi tu es italien » ou « toi tu es allemand » ou « toi tu es français » ; et en général nous ne nous trompions pas.

En mai 1981, je reçus les papiers nécessaires pour l'obtention du visa XII-7 réservé aux missionnaires et aux volontaires. Le visa XII-7 donne à son détenteur le double avantage de n'être assujéti ni au service militaire ni à l'impôt. Le document de demande de visa était signé par le secrétaire général de la Conférence épiscopale équatorienne, Mgr Orellana. Le visa était sollicité pour un service de « catéchèse et animation auprès des handicapés mentaux, pour trois ans ». Cette formulation était conforme à l'idée que Mgr Proaño m'avait exprimée lors de notre dernier entretien. J'ai pensé à ce verset de l'évangile selon saint Matthieu : « soyez rusés comme des serpents et purs comme des colombes » (Mt 10, 22).

Au cours de l'année qui précéda mon départ je rencontrai diverses personnes concernées d'une façon ou d'une autre par mon départ pour le diocèse de Riobamba, dont Michel Mérel, secrétaire national du CEFAL, Mgr Marcus, évêque auxiliaire de Paris, Charles Antoine, prêtre, directeur de *DIAL*, Mutualé Balumé à Lyon, directeur du SCD (Service de Coopération au développement).

Mon départ

Ma dernière année en France fut une année professionnellement riche. J'étais ingénieur à Saint-Gobain, responsable d'un ambitieux et prestigieux projet de développement d'un verre nouveau, qui fut commercialisé sous le nom de Verre EKO et connut un grand succès. Au cours de l'année 1980-1981 je déposai un premier brevet, et je fus envoyé travailler deux semaines à Osaka au Japon chez un partenaire de Saint-Gobain, la *Nippon Sheet Glass*. J'étais monté assez rapidement en grade, ce qui est classique pour un polytechnicien sous réserve de ne pas décevoir, et Saint-Gobain me fit trois propositions de postes de direction, l'un comme directeur du centre de recherche et des analyses en Espagne, l'autre comme directeur d'une usine de *Saint Gobain Nucléaire* en Allemagne et le troisième en Suède. J'avais 29 ans, j'étais très flatté de me voir professionnellement reconnu, mais en même temps je voyais ma

carrière mise sur des rails et comprenais que ma liberté allait m'échapper, sacrifiée sur l'autel de la réussite professionnelle. La carrière qui m'était proposée était une belle carrière, mais elle ne correspondait pas à mon choix de vie. Je gagnai un peu de temps, et quand, quelques semaines après l'élection de François Mitterrand, je reçus mon visa 12-VII, je donnai ma démission. Celle-ci étonna mon entourage à Saint-Gobain, surtout quand ils surent le motif, mais j'obtins quand-même un encouragement moral et même une forme de générosité financière de l'entreprise, qui accepta de me payer le mois de novembre 1981 complet. Ma famille également fut étonnée par mon choix.

Pendant l'été 1981 je reçus une lettre de Modesto Arrieta m'informant qu'il n'était plus curé de Santa Rosa, à Riobamba, mais de Cacha qui était devenue une nouvelle paroisse ecclésiastique. En conséquence notre collaboration ne pourrait plus se faire, ou du moins pas de la même façon. Je lui répondis que j'avais mon visa, que j'arriverais dans quelques mois, et que nous pourrions aviser sur place.

Arrivé le 22 octobre 1981 en Équateur, les autorités du pays m'informèrent que les visas réalisés dans les ambassades ne servaient à rien, et qu'il me fallait recommencer toutes les démarches. Bienvenu en Équateur me suis-je dit ! Ainsi donc j'aurais pu venir avec un simple visa de touriste et faire toutes les démarches sur place.

Un an plus tard je reçus à Riobamba un courrier de Saint-Gobain. Ils m'envoyaient des documents qu'ils me demandaient de signer, les autorisant à déposer mon brevet dans d'autres pays que ceux où il avait été déjà déposé. Ce courrier me fit plaisir, et je leur adressai volontiers les papiers demandés.

2

Quelques repères sur l'Équateur

C'est vrai que l'éléphant est le plus fort.
Mais c'est aussi vrai que les fourmis sont plus nombreuses.
(Adolfo Perez Esquivel in *Le Christ au poncho*, 1981)

J'ai travaillé cinq ans, d'octobre 1981 à novembre 1986, à Riobamba, capitale de la province du Chimborazo, au centre de la république de l'Équateur.

Géographie physique et administrative

Situé entre la Colombie au nord et le Pérou au sud, l'Équateur comporte d'est en ouest trois régions contrastées, *el Oriente** (l'Amazonie) à l'est, *la Sierra** (la cordillère des Andes) au centre et *la Costa** (la Côte) à l'ouest près de l'océan Pacifique. Une quatrième région est constituée des îles Galápagos, que Darwin visita et où il fera des observations intéressantes pour sa théorie de l'évolution. C'est dans la région andine qu'une importante mission scientifique française mesura de 1735 à 1745 l'arc de méridien terrestre à l'équateur, ce qui permit de démontrer que la terre était aplatie aux pôles. De cette mission il reste en Équateur de nombreux souvenirs, à commencer par le nom du pays (l'Équateur), des noms de lycées (lycée Charles de la Condamine à Quito, lycée Isabel de Godín¹ à Riobamba) et des monuments comme *la Mitad del Mundo*, le Milieu du Monde, au nord de Quito.

1. Isabel de Godín, du nom de l'épouse créole (espagnole) du scientifique français Louis Godin, femme extraordinaire née en 1728 à Riobamba. Ses aventures sont relatées dans « le procès des étoiles » de Florence Trystram, qui raconte l'épopée de la mission de Bouguer, La Condamine et Jussieu en Équateur. Elle est morte en 1792 à Saint-Amand-Monrond.

En 1980 l'Équateur compte 9 millions d'habitants. Le pays se divise en 18 provinces, l'équivalent de nos départements français, cinq sur la *Costa*, neuf dans la *Sierra* et trois en Amazonie, plus les Galápagos. Au centre de la Sierra se trouve la province du Chimborazo, qui tient son nom du volcan Chimborazo, dont le sommet situé 6.263 mètres au-dessus du niveau de la mer est le point terrestre le plus éloigné du centre de la Terre. Cette particularité vient de la forme de la Terre, aplatie aux pôles. Beaucoup d'alpinistes et de touristes français fréquentent le Chimborazo, où le Club Alpin Français a construit deux refuges, l'un à 4.800 mètres et l'autre à 5.000 mètres d'altitude.

Les Andes équatoriennes sont constituées de deux chaînes de montagnes, la Cordillère occidentale et la Cordillère orientale, orientées nord-sud et distantes d'une quarantaine de kilomètres l'une de l'autre. Entre les deux cordillères se trouvent des cuvettes situées à environ 3.000 mètres d'altitude, où sont construites plusieurs villes. Dans ces villes le climat est assez froid et, du fait de l'altitude, la pression est assez basse. Pour blaguer, les étudiants disent qu'à Riobamba l'eau bout comme l'angle droit à 90 degrés (c'est presque vrai, à cause de la basse pression atmosphérique). Et les habitants de Riobamba, quand on leur propose une boisson et qu'on leur demande : Vous la prenez « *helada* » (glacée) ou « *al clima* » (à température ambiante), répondent avec humour « *helada no más* » (simplement glacée), façon de dire que la température ambiante est encore plus froide que glacée.

La province du Chimborazo est au centre de la région andine. Elle comporte une cuvette au fond de laquelle se trouve Riobamba, la capitale provinciale. La province est divisée en huit cantons dont les chefs lieux, à l'exception de Riobamba, sont des petites villes de quelques milliers d'habitants. Six d'entre elles se trouvent entre les deux cordillères. Ce sont du nord au sud, Guano (prononcer « oua-no »), Riobamba, Cajabamba (ca-Ha-bame-ba), Guamote (oua-mo-té), Alausí (a-la-ou-ci) et Chunchi (tchoune-tchi). Le climat y est sec et froid. Une autre, Pallatanga (pa-ja-tane-ga), se trouve sur le versant ouest de la cordillère occidentale, à 1.500 m d'altitude ; le climat y est doux. Et la dernière, Penipe (pé-ni-pé), sur le versant est de la cordillère orientale, à 2.400 m d'altitude ; le climat y est tempéré.

Les cantons à leur tour se divisent en *parroquias*² (paroisses civiles), qui correspondent à nos communes françaises. Chaque paroisse civile se compose d'un bourg de 500 à 1500 habitants, appelé *centro parroquial* (littéralement centre paroissial), et de nombreux hameaux. Les bourgs sont habités par des métis, ou au moins sont dominés par eux. Les

2. Le mot *parroquia*, paroisse, est un terme administratif sans connotation religieuse. Voir glossaire.

hameaux autour du bourg peuvent être des villages métis, des coopératives agricoles issues de la Réforme agraire, ou le plus souvent des *comunidades** (communautés indiennes). La plupart des communautés indiennes ont acquis le statut juridique de *comuna** que leur offre la *Ley de Comunas*, qui reconnaît l'existence des communautés indiennes. Les *comunas* sont dirigées par un *cabildo**, conseil constitué d'un président, vice président, secrétaire, secrétaire adjoint, trésorier, trésorier adjoint, élus pour un an. Les *parroquias* sont dirigées par un *teniente político* (lieutenant politique) nommé par le gouverneur de la province, lui-même nommé par le gouvernement. Le diocèse promeut efficacement la création dans chaque *parroquia* d'une fédération de *cabildos*, pour contrebalancer le pouvoir du *teniente político* et promouvoir une instance de décision proprement indienne.

Autrefois la province du Chimborazo, avec trois provinces voisines, constituait le Royaume Puruha, avec Cacha pour capitale, juste à côté de Riobamba. Ce petit royaume fut intégré au royaume des Quitus, dont la capitale était Quito. Et le royaume des Quitus fut à son tour intégré au Tahuantinsuyo (l'empire inca) qui imposa son système administratif et sa langue, le quechua³. Avec la colonisation espagnole au XVI^e siècle a commencé un double processus de génocide (élimination physique de la population, du fait de diverses causes) et d'ethnocide (destruction de la culture). Parallèlement le catholicisme s'est implanté, ou plutôt a été imposé. La condition indienne était très dure sous la domination espagnole et après l'indépendance en 1822 elle empira, les quelques lois espagnoles qui protégeaient les Indiens ayant été abolies. Avec la Révolution libérale en 1895, le servage a été officiellement aboli, mais cette disposition légale est restée sans effet. Ce n'est qu'avec la deuxième réforme agraire en 1973 (la première, de 1964, ayant été contrée par les grands propriétaires terriens) que la condition indienne a commencé à s'améliorer. C'est aussi l'époque où une partie de l'Église, sous l'impulsion de Mgr Proaño, s'est fortement engagée au côté des Indiens.

L'Équateur est une république. Comme la plupart des pays d'Amérique hispanique, le pays se reconnaît dans l'esprit des Lumières, s'est doté d'une constitution moderne et a adopté le Code Civil de Napoléon dûment traduit en espagnol (lequel a évidemment évolué depuis l'indépendance, par exemple sur l'égalité homme/femme). C'est un pays laïc dont les institutions rappellent souvent celles de la France. Cependant les lois restent très souvent lettres mortes, la corruption est fréquente et les services publics insuffisamment efficaces.

3. S'écrit quechua en espagnol et kechwa en quechua contemporain.

La doctrine de la Sécurité nationale

Dans un contexte de guerre froide, la lutte des chrétiens pour la justice sociale a été violemment combattue par les États-Unis et les milieux conservateurs, avec l'installation sur le continent latino-américain d'une chape de plomb appelée doctrine de la sécurité nationale.

Dom Helder Câmara, archevêque d'Olinda et Recife au Brésil, disait :

Quand je donne à manger aux pauvres, on dit que je suis un saint.
Quand je dis pourquoi ils sont pauvres, on dit que je suis un communiste.

La période de la Guerre Froide a façonné en profondeur les mentalités de l'époque. J'ai pu observer pendant ma présence en Équateur comment toute dénonciation d'injustice sociale ou toute remise en cause de l'ordre social établi était qualifiée de communiste par les milieux conservateurs.

Il n'est pas exagéré de parler de paranoïa collective caractérisant l'ambiance des années 60, 70 et 80. Il semble qu'elle soit née aux États-Unis avec la chasse aux sorcières, et se soit ensuite étendue à l'Amérique latine. Elle a même contaminé l'Église.

Dans les États-Unis de l'après guerre, toute opinion qui questionnait le mode de vie américain était qualifiée de communiste. La liste est longue, très longue, des victimes du sénateur Mac Carthy et du chef du FBI Hoover, accusées d'être des communistes parce qu'elles étaient pacifistes, ou favorables aux droits civiques des Noirs, ou pour rien. On y trouve Charlie Chaplin qui perdit son visa états-unien en 1952 et partit vivre en Suisse ; Paul Erdős, le plus prolifique mathématicien du XX^e siècle, Juif hongrois qui fuit en 1938 aux États-Unis, fut professeur à Princeton et au MIT, n'obtint pas le renouvellement de son visa en 1954 et partit vivre en Israël ; Albert Schweitzer, musicien, pasteur, théologien alsacien, médecin à Lambaréré au Congo, lauréat du prix Nobel de la paix en 1952, qui fut déclaré persona non grata aux États-Unis en 1957 ; Martin Luther King, lauréat du prix Nobel de la paix en 1964, objet de plusieurs campagnes de calomnies du FBI entre 1962 et 1969 pour le discréditer ; Jean Seberg, actrice états-unienne icône de la Nouvelle Vague à Paris, épouse de Romain Gary, qui fut sympathisante active du mouvement des droits civiques aux États-Unis, fit l'objet de la part du FBI en 1970 d'une campagne de calomnies sur sa vie privée tellement odieuse et violente qu'elle tenta de se suicider ; et de tant d'autres.

La politique de chasse aux sorcières sur le territoire des États-Unis trouva sa continuation dans la doctrine de la sécurité nationale en

Amérique latine. Un peu comme la *Reconquista*⁴ espagnole trouva sa continuation dans la *Conquista*⁵.

La doctrine de la sécurité nationale est le miroir occidental du communisme soviétique. Le théologien assomptionniste français Bruno Chenu écrit :

La doctrine de la sécurité nationale a été forgée aux États-Unis après la seconde guerre mondiale (1947). Il s'agit d'une doctrine totalitaire qui veut enfermer toutes les activités dans un carcan militaire. L'ennemi public N° 1 est le marxisme. Le peuple est considéré comme une masse et doit obéir. On attend de l'Église qu'elle diffuse et intériorise les slogans de la nouvelle idéologie. Deux pouvoirs dirigent l'ensemble du système : un Conseil national de Sécurité et une centrale de renseignements. L'État, c'est l'armée⁶.

Alors que les États-Unis commençaient à sortir de la politique de la chasse aux sorcières, ils l'appliquèrent dans leur jardin privé, l'Amérique latine. La doctrine de la sécurité nationale aboutit à installer dans tous les pays latino-américains des gouvernements qui s'engagèrent activement auprès des États-Unis dans la lutte contre le communisme. C'était en général des dictatures militaires.

Deux documents états-uniens illustrent bien l'état d'esprit des États-Unis face à l'Amérique latine à cette époque.

Le premier est le « rapport Rockefeller »⁷ qui met en garde contre une sous-estimation de l'action de l'Église catholique par les États-Unis, et dont voici un extrait :

Les moyens modernes de communication et le développement de l'éducation ont donné une impulsion populaire d'impact considérable dans l'Église (cf. les documents élaborés par la 2^e Conférence générale de l'épiscopat catholique romain d'Amérique latine à Medellín, Colombie, en 1968) ; l'Église est devenue une force appliquée au changement, y compris révolutionnaire si nécessaire. Actuellement, l'Église se trouve d'une certaine manière dans la même situation que les jeunes: elle est marquée par un grand idéalisme, mais il en résulte pour elle, dans

4. La *Reconquista*, ou reconquête par les rois chrétiens espagnols du territoire hispanique occupé par les rois maures, se termina le 2 janvier 1492 avec la prise de Grenade, dernier royaume maure en Espagne, par la reine Isabel de Castille.

5. La *Conquista*, ou conquête de l'Amérique par les rois espagnols, commença avec l'expédition de Christophe Colomb en octobre 1492.

6. Bruno Chenu, *Théologies chrétiennes des tiers mondes*, Paris, le Centurion, 1987, p. 26.

7. Ensemble de recommandations élaborées, à la demande du président Nixon, par Rockefeller en 1969 suite à sa mission en Amérique latine. Cf. *DIAL* n° 497. La citation est un extrait du chapitre 1^{er} du rapport.